

## WACO

Il y avait déjà plusieurs nuits que l'enfant n'était pas revenu.

Au début, l'homme en avait été soulagé. Il avait enfin pu dormir tout son saoul, reconstituer ses forces. Mais les visites de son petit compagnon lui avaient vite manqué. Il aimait ce moment où le passé revivait par les mots qu'il disait au presque garçon, où il redonnait existence au monde d'en haut, celui qui était resté dans le ciel, et qu'on voyait passer dans sa lente et majestueuse course, lorsque le ciel était dégagé. Waco se souvenait alors de ces moments de gloire où il avait été l' élu, celui qui ordonnait et celui qui parlait, celui qu'on écoutait, et celui qui vainquait.

Alors, on ne l'obligeait pas à dormir dans des chalets de bois, dans des baraques froides. Alors, il n'y avait pas ces grandes gardiennes, dures, promptes à fouetter. Alors surtout il y avait d'autres hommes comme lui, avec qui il pouvait parler. Ici, il n'y avait que des idiots, des pseudo-hommes qui ne lui ressemblaient même pas. La peau de ceux avec lesquels il partageait sa captivité était pâle, leurs yeux vides, leurs crânes trop petits, et surtout on ne pouvait pas échanger avec eux. Leur vocabulaire se limitait aux quelques mots nécessaires pour manger ou pour boire. À la rigueur pour dire que l'on avait mal, quand les fouets avaient été trop précis.

Au début il avait essayé de leur expliquer, de leur montrer le monde de Rom't qui passait là-haut, dans les étoiles. Il tendait le doigt et criait « Rom't, Rom't ». Et les autres regardaient le doigt et, croyant qu'il avait réclamé plus de nourriture, lui apportaient une partie de leur ration ou une cuillerée de leur soupe.

L'enfant, lui, écoutait. Waco ne savait pas s'il comprenait grand-chose, n'était plus lui-même sûr de comprendre. Le prisonnier aurait aimé, cette nuit, parler du temps où les royaumes se construisaient, du temps où des hommes s'affrontaient seulement pour la beauté du geste, pour la fête, pour le jeu, pour le pouvoir. Il aurait aimé lui raconter les princes combattants, les compétitions face aux étoiles, et l'avènement de l'impératrice au pouvoir suprême, puis sa chute et sa rencontre avec le cartographe.

Mais ici, il savait bien qu'il ne pouvait parler de pouvoir avec personne puisque personne ne savait ce que cela voulait dire, le pouvoir, puisque seules les gardiennes l'exerçaient, en criant et en fouettant. La nuit il les entendait qui marchaient entre les baraques. Pourtant, personne n'essayait jamais de s'enfuir ni de se révolter. C'était comme cela. C'était comme c'était. Et cela sans doute l'enfant le comprenait.

Alors l'homme espérait, puis le sommeil venait et il se mettait à rêver au monde, là-haut, au vrai monde...

## CHAPITRE PREMIER

### La Marque des Dieux

— Une fois la porte franchie, le froid vous tombera sur les épaules, et si vous n’avez pas pris la précaution de vous envelopper dans une couverture, ou de revêtir une combinaison thermique, vous vous retrouverez rapidement en train de claquer des dents.

Gratien, le guide, avait bien prévenu Sader, avant la visite.

Il avait même proposé de fournir la combinaison, du même modèle que celle que lui-même avait revêtue : une combinaison de gardien. Mais le prix demandé pour la location excédait notablement les moyens du jeune étudiant, et Sader avait donc choisi la couverture.

Et en effet, à peine la salle s’est-elle ouverte que le froid lui tombe dessus avec violence. Il n’a pas assez resserré le tissu de laine autour de ses oreilles, et c’est comme si celles-ci étaient saisies par des pinces. Il utilise bien une de ses mains pour ajuster le capuchon que forme de l’étoffe, mais cette fois, ce sont ses doigts qui piquent.

Gratien laisse échapper un petit rire.

— Ça fait toujours comme ça, la première fois. Il suffit de ne pas y penser !

Ne pas y penser ! Facile à dire quand on porte un vêtement thermique ! Le garçon s’efforce quand même de vaincre la douleur pour avancer jusqu’aux containers. Là, il monte sur l’estrade bricolée par les gardiens afin de se trouver à la hauteur du visage du grand Dieu. Brusquement, au moment où son regard plonge dans les prunelles congelées de la divinité, il ne sent plus le froid, mais un frisson intérieur le parcourt du creux du dos jusqu’au plus profond de l’estomac.

C’est bien beau de jouer les esprits forts et de frayer avec le groupe des étudiants libres penseurs, c’est une chose d’affirmer qu’on ne croit pas en Dieu, mais c’en est une autre de Le regarder en face, comme il le fait en ce moment même. Le Dieu a beau être congelé, il est là, pour de vrai et en personne. Pas exactement comme l’étudiant pouvait l’imaginer, mais encore plus impressionnant, peut-être.

— Découvre ta tête, murmure Gratien.

Sader ne réagit pas tout de suite, comme si le visage au regard gelé derrière la vitre épaisse l’hypnotisait.

— Découvre-toi, par respect, insiste le gardien.

Le visiteur rejette vivement la couverture. Le froid lui mord immédiatement les oreilles, la nuque, les joues. Mais il n’y prête même pas attention, cette fois. En face de lui, celui qu’on appelle Dieu, qui est Dieu, froid et immuable. Il sait bien ce qui se dit, ce qu’il a lui-même prétendu pendant des années : ce ne sont que des hommes, des hommes parfaitement normaux, ordinaires. Des pilotes.

Mais comment croire encore à cela, face à l’évidence. Aucun homme vivant, que ce soit dans l’entre-deux ou dans le dedans, ne ressemble à l’être qu’il a devant lui. Ce front large, immense, ce regard gelé, cette peau sombre, cette chevelure d’un blanc de neige...

— Ne reste pas trop longtemps, c’est dangereux, intervient Gratien en agrippant le bras de Sader pour le tirer en arrière.

À regret, l’interpellé descend du marchepied, sans quitter du regard le visage de Dieu. Docilement, il se laisse reconduire à l’extérieur du sas. L’air du dehors, par contraste, lui semble brûlant, et les picotements qu’il ressent dans son épiderme presque gelé, à mesure que celui-ci se réchauffe, le tirent de sa stupeur.

— Impressionnant, non ? retentit la voix de Gratien, haute et claire, à nouveau, alors qu’il chuchotait à l’intérieur de la salle froide.

— Impressionnant est le mot, glisse l’étudiant d’une voix hésitante.

Il se sent encore plein de l’émotion ressentie devant le sarcophage de métal. Il était entré par bravade, pour vérifier qu’il y avait bien un pilote endormi, pour s’assurer que celui-ci, s’il existait, n’était qu’un homme ordinaire. Sûr de lui, du monde, de l’avenir radieux auquel il rêvait avec ses compagnons de l’entre-deux, loin des turpitudes du dedans. Et soudain, en pénétrant dans la salle réfrigérée, en montant sur cette estrade, l’évidence lui est apparue : ce n’était pas seulement un homme qui était là

devant lui, c'était un être supérieur, un Dieu, une statue de glace qui, un jour, s'animerait et montrerait le chemin.

Gratien débite le discours qu'il sert sans doute à tous les visiteurs :

— ... deux fois déjà, le sarcophage a dû être renouvelé, mais jamais les fonctions vitales...

Quelle importance ? Des détails pour les ignorants. Il y a longtemps que Sader n'en fait plus partie. Qu'importe que les ingénieurs aient choisi d'établir une chambre de congélation à moins trente degrés Celsius pour alléger l'effort demandé au compresseur. Qu'importent les quantités d'azote liquide, le nombre de gardiens affectés, et tout le reste : l'important n'est pas là ! L'important est cette conviction que le garçon a maintenant solidement ancrée au plus profond de lui, cette certitude : Dieu existe, Dieu est là, devant lui, et il attend celui qui viendra l'éveiller.

Mais Sader sait aussi que le chemin est encore long... Il doit maintenant apprendre, progresser, aller plus loin.

— J'ai vu la face de Dieu, laisse-t-il échapper, interrompant la récitation du gardien.

— Oui, c'est souvent l'impression que cela donne. Et pourtant il s'agit bien d'un homme, d'un pilote.

— Alors, pourquoi faut-il se découvrir devant lui ?

Gratien reste un instant interdit, les lèvres ouvertes sur une absence de réponse. Mais il se reprend vite :

— Par respect, bien sûr, répond-il en haussant les épaules. Uniquement par respect. Ce serait pour quelle raison, sinon ? Ces hommes sont endormis depuis plus de mille ans. Ça force le respect, non ?

Sader relève les yeux, regarde, à son tour ce compagnon de beuverie qui a accepté de le guider ici. Ce n'est pas de lui qu'il apprendra quelque chose. Il le sent. Il le comprend au plus profond de lui-même. Ce Gratien côtoie chaque jour les Dieux, il veille sur leur repos, mais il ne comprend pas quelle est leur vraie nature. Il les prend pour de simples humains. Pour des hommes ordinaires.

Le visiteur se débarrasse de la couverture, s'ébroue, murmure de vagues remerciements, puis quitte rapidement le sas, laissant le gardien désappointé et ne l'écoutant pas quand celui-ci lui conseille de l'attendre.

Sader est déjà loin. Il s'enfonce dans le couloir qui s'ouvre devant lui et tourne plusieurs fois à angle droit, avant d'arriver à une fourche. Il essaie de se souvenir par où il est venu, tout à l'heure. Il aurait dû faire mieux attention au lieu de suivre Gratien sans réfléchir. Il a beau chercher : il n'y a aucune indication de direction, nulle part.

Alors, il s'arrête, s'assied en tailleur sur le sol métallique. Il ne regrette pourtant pas son investissement. Gratien prétexte toujours de l'interdiction d'accéder aux sarcophages pour faire monter les prix. Mais cela en vaut la peine ! En attendant, il s'est bel et bien égaré. Le plus sage serait de rester là, d'attendre que le gardien repasse. Il devra bien repasser, de toute façon ! et de le suivre alors pour regagner les zones habitées.

Mais il a regardé la face de Dieu et il a cru : il a été élu. Le regard gelé s'est posé sur lui, et il sait désormais qu'il a une mission à accomplir, même s'il n'en connaît pas encore la nature. Alors il se relève. La Lumière est en lui : il n'a aucun besoin de signalisation ni de guide ! Il ferme les yeux, tend les bras et suit la cloison du bout des doigts. Les Dieux glacés l'ont choisi. Ils le conduiront. Et s'il se perd, c'est qu'ils en auront décidé ainsi.

Il marche longtemps, mais cela ne l'inquiète pas : il avait déjà marché longtemps aussi en suivant Gratien. Plus tard, dans la geste de son élection, il y aura une place pour Gratien. Même si pour le gardien les ténèbres ne se sont pas levées, même s'il n'a pas perçu l'importance de ce qui s'est passé, Gratien a été le guide, l'intercesseur, le témoin.

Soudain, il n'y a plus rien sous la main de Sader. L'air est devenu très froid, presque aussi froid que dans la chambre des Dieux. Il ouvre les yeux : il est plongé dans l'obscurité. Il porte la main à sa poche, à sa ceinture : aucune trace de la lampe torche qu'il pensait avoir emportée. Mais oui ! Il se souvient : il a dû la déposer dans un casier, avant de pénétrer dans la chambre des Dieux, et il a oublié de la récupérer.

Le froid mord son visage, pénètre sa poitrine, saisit ses doigts. Le garçon essaie de ne pas oublier sa mission, le message contenu dans le regard de Dieu. Il entend vaguement des bruits, des voix. Mais il est loin déjà. Il s'effondre.

De la lumière, à nouveau. De la chaleur. Sader veut bouger les doigts, mais il se rend compte que ceux-ci sont emprisonnés dans un bandage serré.

— On dirait qu'il se réveille, dit une voix, hors de son champ visuel.

Le rescapé tente de se tourner pour découvrir qui vient de parler, mais il est trop faible. La pièce se met à tourner autour de lui, un spasme lui tord l'œsophage.

— Tu ferais mieux de rester tranquille... continue la voix. Un visage apparaît dans son champ visuel. Il reconnaît une des praticiennes de l'hôpital dans lequel il a effectué un stage, au semestre dernier. Il ne connaît pas son nom, mais il l'a déjà croisée ici ou là. Tout le monde se connaît au moins de vue, dans l'entre-deux.

— Où est-ce que je suis ? laisse-t-il échapper d'une voix curieusement haut perchée.

— Tu es en sécurité, maintenant. Tu l'as échappé belle ! Si ton ami Gratien n'avait pas eu l'idée d'aller te chercher dans les zones abandonnées, tu ne serais plus qu'un morceau de glace. Tu lui dois une fière chandelle !

Sader ne retient que ces mots : « un morceau de glace », comme les dieux. C'est cela que voulaient les derniers, qu'il devienne comme eux : une statue de glace.

Un jour, quand il vivait encore au-dedans, avant que les Technos ne l'emmènent dans leur académie, la température était tombée tellement bas que l'averse nocturne avait gelé et qu'au matin le paysage était tout blanc, couvert de neige.

On lui avait expliqué qu'il s'était agi d'une panne des systèmes de régulation climatique. Peu important ! Il était encore un enfant, et il avait été fasciné par le phénomène. Il lui avait semblé alors que cela devait avoir un sens, un sens caché. Puis le souvenir s'était étiolé, avait sombré dans l'oubli.

Puis, après son entrée à l'académie, les cours avaient succédé aux cours. Il avait appris des choses et des choses, mais rien qui lui avait paru avoir le moindre sens, jusqu'à aujourd'hui.

Car aujourd'hui, il comprend tout.

— Il a fermé les yeux, murmure la voix de la praticienne.

Il entend la porte se refermer, des pas, dehors, qui s'éloignent. À force de persévérance, il est parvenu à libérer sa main et la lève devant ses yeux. Ce qu'ils ont dit en croyant qu'il n'entendait rien était bien exact : il lui manque plusieurs doigts, qu'on a dû lui couper à cause du gel.

Il contemple cette main mutilée, sans colère ni douleur, sans désespoir non plus : désormais, il porte sur lui la marque des Dieux.